

précations contre ses agens ; alors est condamné aux larmes le faible qui peut se résoudre à une vie misérable ; est armé d'un poignard qu'il tourne contre lui-même ou contre son concitoyen , celui à qui la nature a donné une âme impatiente et forte ; alors sont anéantis l'esprit , les mœurs , la santé d'une nation : l'esprit , par l'abattement et la douleur ; les mœurs , par la nécessité des ressources urgentes , toujours criminelles ou malhonnêtes ; la santé , par les mêmes suites qui naîtraient d'une disette générale et subite. Ministres , souverains , comment l'image d'une pareille calamité pourrait-elle vous laisser tranquilles et sans remords ? S'il est un grand juge qui vous attende , comment osez-vous paraître devant lui ? Quelle sentence en pourrez-vous espérer ? N'en doutez pas , ce sera celle que les malheureux que vous avez faits , et dont il était l'unique vengeur , auront invoquée sur vous : maudits dans ce monde , vous le serez encore dans l'autre. Telle est la fin des emprunts ; jugez par là de leur principe.

xii.
Beaux-arts
et belles-
lettres.

Après avoir examiné les pivots et les colonnes de toute société policée , jetons un coup-d'œil sur les ornemens et sur la décoration de l'édifice : ce sont les beaux-arts et les belles-lettres.

La nature est le modèle des uns et des autres. La voir et la bien voir ; la choisir , la rendre scrupuleusement ; en corriger les défauts ; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparses pour en former un tout merveilleux : ce sont autant de

talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres sont le produit de l'étude et des travaux de plusieurs grands hommes. On est sublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination , de l'invention ; mais on est fougueux , incorrect. Il se passe des siècles avant l'apparition d'un orateur , d'un poète , d'un peintre , d'un statuaire , en qui le jugement , qui compte ses pas , tempère la chaleur qui veut courir.

C'est principalement l'utilité qui a donné naissance aux lettres , et l'agrément , aux beaux-arts.

On ne connut ni les uns ni les autres dans les premiers âges. Les hommes étaient trop pressés par la faim et par l'inclémence des saisons pour pouvoir se livrer à des contemplations qui n'auraient pas eu pour objet des besoins indispensables. Leur enseigner à coudre des peaux , à construire des cabanes , à forcer des bêtes fauves , à arracher à la terre une subsistance grossière , c'était tout ce que pouvaient se promettre les meilleurs instituteurs. Les génies transcendans , qui depuis ont étonné le monde par leurs conceptions sublimes , n'auraient pas obtenu davantage à cette époque reculée.

Ce siècle de fer ne put durer long-temps. Le désir des commodités étant naturel à l'espèce humaine , les arts utiles durent naître , durent se perfectionner partout où l'on se trouva dans une situation heureuse. C'était beaucoup , mais ce n'était pas tout. Nous avons une raison , un cœur ,

une imagination : il leur faut de l'exercice. Les travaux de l'esprit le leur fournirent ; et le plus parfait des êtres vit enfin toutes ses facultés développées.

On ne niera pas que les lettres et les arts d'agrément n'aient pu être très-anciennement cultivés dans quelques contrées fortunées ; mais toujours paraîtra-t-il certain que dans la Grèce ils furent enfans du sol même. Le Grec , favorisé du plus heureux climat , avait sans cesse sous les yeux le spectacle d'une nature merveilleuse , soit par ses charmes , soit par son horreur ; des fleuves rapides , des montagnes escarpées , d'antiques forêts , des plaines fertiles , de riantes vallées , des coteaux délicieux ; la mer tantôt calme , tantôt agitée , tout ce qui échauffe l'âme , tout ce qui émeut et agrandit l'imagination. Imitateur scrupuleux , il la rendit d'abord telle qu'il la voyait. Bientôt il mit du discernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus grossiers , qu'il corrigea. Il en sentit ensuite les moindres imperfections , qu'il corrigea encore ; et ce fut ainsi qu'il s'éleva peu à peu au beau idéal , c'est-à-dire au concept d'un être qui est possible peut-être , mais qui n'existe pas : car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y est régulier , et rien n'y est déplacé. Trop de causes conspirèrent en même temps au développement , je ne dis pas d'un animal entier , mais des moindres parties semblables d'un animal , pour qu'on y

retrouve de la symétrie. Le beau de la nature consiste dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuser le tout , mais dans ce tout chaque partie est parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur , de la branche d'un arbre , d'une feuille , suffit pour s'en assurer.

Ce fut par cette voie lente et pénible que la peinture et la sculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur , dans l'Antinoüs , dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces causes heureuses une langue harmonieuse dès son origine ; avant la naissance des arts un poète sublime ; un poète rempli d'images riantes et terribles ; l'esprit de la liberté ; l'exercice des beaux-arts interdit à l'esclave ; le commerce des artistes avec les philosophes ; leur émulation soutenue par des travaux , des récompenses et des éloges ; la vue continuelle du corps humain dans les bains et dans les gymnases , leçon assidue pour l'artiste , et principe d'un goût délicat dans la nation ; les vêtemens larges et fluens , qui ne déformaient aucune partie du corps en la serrant , en la gênant ; des temples sans nombre à décorer des statues des dieux et des déesses , et en conséquence un prix inestimable attaché à la beauté qui devait servir de modèle ; l'usage de consacrer par des monumens les actions mémorables et les grands hommes.

Homère avait donné le ton à la poésie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la

poésie lyrique, de la musique et de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres influa sur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur et du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, resta au-dessous de ses modèles ; il n'en eut ni la grâce ni l'originalité. A côté de ses beautés réelles on remarqua souvent l'effort d'un copiste habile, et c'était presque une nécessité. Si les chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux eussent été anéantis, son génie, abandonné à son propre élan et à son énergie naturelle, aurait, après quelques essais, après quelques écarts, poussé très-loin sa carrière ; et ses ouvrages auraient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvaient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'esprit lui était inconnu. Il était devant ces originaux comme devant l'œuvre du Créateur. On ignore comment il s'est fait.

Cependant un goût sévère présidait à toutes les compositions de Rome. Il guidait également les artistes et les écrivains. Leurs ouvrages étaient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchissaient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance et des richesses, les grâces étaient dispensées avec sagesse. Tout ce qui était au-delà du beau était habilement retranché.

C'est une expérience de toutes les nations et

de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui, ne voyant point de jour à surpasser ou même à égaler leurs prédécesseurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuses et profondes, à des images pleines de noblesse, à des tours d'une grande énergie, à des expressions assorties à tous les sujets on substitua l'esprit de saillie, des rapports plus singuliers que vrais, un contraste continu de mots ou de pensées, un style rompu, décousu, plus piquant que naturel ; les défauts que produit le désir habituel de briller et de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon ; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence et la poésie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en sortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuse encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts se proposaient de faire des impressions vives et durables. Pour atteindre plus sûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui était une suite presque nécessaire de leur inexpérience, les poussa à l'exagération. Ce qu'on avait fait d'abord par ignorance fut renouvelé depuis par flatterie. Les empereurs, qui avaient élevé une

puissance illimitée sur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de simples mortels. Pour satisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs statues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint colossal. Les nations se prosternèrent devant ces idoles, et l'encens brûla sur leurs autels. Les peuples et les artistes entraînent les poètes, les orateurs et les historiens dont la personne eût été exposée, dont les écrits auraient paru des satires, s'ils se fussent renfermés dans les bornes du vrai, du goût et de la décence.

Tel était au midi de l'Europe le déplorable état des arts et des lettres lorsque des hordes barbares, sorties des régions du nord, anéantirent ce qui n'était que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'ossements, après avoir jonché les provinces de cadavres, se jetèrent, avec la fureur qui leur était naturelle, sur les villes. Ils renversèrent de fond en comble plusieurs de ces superbes cités où était réuni ce que l'industrie, ce que le génie de l'homme avait enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les statues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avait pas détruits ou incendiés étaient mutilés ou consacrés aux plus vils usages. Des ruines ou des cendres couvraient obscurément le peu qui avait échappé à la dévastation. Rome même, plusieurs fois sacagée par des brigands féroces, était à la fin de-

venue leur repaire. Cette maîtresse des nations, si long-temps la terreur et l'admiration de l'univers, n'était plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux, échappés au glaive ou à la famine, languissaient honteusement esclaves de ces sauvages dont ils avaient ignoré jusqu'au nom, ou qu'ils avaient enchaînés et foulés aux pieds.

L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs peuples belliqueux qui, ayant subjugué des nations éclairées, en avaient adopté les mœurs, les lois et les connaissances. A la trop funeste époque qui nous occupe ce furent les vaincus qui s'assimilèrent bassement à leurs barbares vainqueurs. C'est que les lâches qui subissaient un joug étranger avaient beaucoup perdu des lumières et du goût de leurs aïeux : c'est que le peu qui leur en restait n'était pas suffisant pour éclairer un conquérant plongé dans l'ignorance la plus grossière, et que des succès faciles avaient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un instrument de servitude.

Des barbares ne pouvaient introduire que des institutions barbares. Des chaumières remplacèrent des palais. Aux études succéda la chasse. Des coutumes nées dans les forêts firent oublier les lois les plus sagement combinées. Des mœurs grossières bannirent l'esprit de société qui avait si heureusement rapproché les hommes. Il restait à peine une ombre de raison pour diriger les ac-

tions les plus indispensables de la vie. Déjà, depuis deux ou trois siècles, la sévérité du christianisme avait étouffé les riantes divinités de Rome et de la Grèce. La nouvelle religion leur avait substitué des images de tristesse et de terreur conformes aux tragiques événemens qui avaient signalé sa naissance et ses progrès. Les impressions profondes qu'elle avait faites étaient devenues successivement toujours plus effrayantes. Rien n'annonçait un ciel plus serein, lorsque les Turcs, que rien n'arrêtait, tournèrent leurs pas sanglans et précipités vers la Grèce.

Cette contrée est aujourd'hui barbare, et très-barbare. Elle gémit dans les fers et dans l'ignorance. Son climat et des ruines sont ce qui lui reste. Nul vestige d'urbanité, d'émulation, d'industrie : plus d'entreprises pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la restauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne songe ni à la gloire de Thémistocle et d'Alcibiade, ni aux talens de Sophocle et de Démosthènes, ni aux lumières de Lycurgue et de Platon, ni à la politique de Pisistrate et de Périclès, ni aux travaux de Phidias et d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri, et une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples,

des amphithéâtres, et qui foulent aveuglément tant de richesses, ont perdu jusqu'au souvenir des grandes choses dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé les noms de leurs villes, les noms de leurs provinces ; et la capitale de l'Attique, Athènes, n'a pas même conservé le sien. On les voit surpris que le désir d'acquérir des connaissances ramène dans leurs foyers des savans ou des artistes. Devenus insensibles aux restes inappréciables de leur splendeur anéantie, ils désireraient au monde entier la même indifférence. Pour visiter ces lieux intéressans, il faut en acheter chèrement la permission, courir de grands risques, et s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze siècles, dans l'intérieur de leur empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuses, à des guerres scolastiques, et au-dehors exposés à des combats sanglans, à des invasions destructives, à des pertes continuelles, conservaient encore quelque goût et quelques lumières, lorsque les disciples de Mahomet, qui, armés du glaive et de l'Alcoran, avaient rapidement subjugué toutes les parties d'une si grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque les beaux-arts retournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie par la Méditerranée, qui faisait commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de *Goths*, les avaient chassés de Rome à Constantinople ; ces mêmes Huns,

sous le nom de *Turcs*, les repoussèrent de Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin était de dominer par la force ou par la ruse, accueillit et ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases sortirent de la poussière des siècles et des ruines de l'Italie pour servir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie qui préside au dessin éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les rois et récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions et les soupirs des âmes tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices que tout le reste de l'Europe. Rome, Florence et Venise enfantèrent trois écoles de peintres originaux: tant le génie appartient à l'imagination, et l'imagination au climat! Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique et les productions de l'Asie, combien les arts se seraient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Les lettres refleurirent comme les arts dans cette région fortunée. L'esprit d'imitation emprunta d'abord sans choix les grâces de l'antiquité. L'usage en amena le goût. Le génie italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux règles et aux exemples de ses an-

ciens maîtres, les fictions de la féerie à celle de la fable. Les mœurs du siècle et le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avait peint cette beauté virginale et céleste qui servit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblème de la coquetterie qui régnait alors en Italie. Par la chaleur de son imagination, par la magie de son style, par le piquant de ses détails, par la variété de ses images, par une peinture exquise des passions, l'Arioste fit oublier ce que ses fables pouvaient avoir de monstrueux, ses contes de décousu, ses écarts de bizarre, son brusque passage du sérieux au comique le plus révoltant. On n'avait jamais eu l'idée d'un pareil poème, et vraisemblablement il ne sera jamais égalé. Les Italiens cultivèrent aussi avec succès les autres branches plus ou moins brillantes de la littérature; mais, si nous ne nous trompons, ils ne s'y élevèrent pas au même degré de perfection que dans la poésie.

L'Espagne n'eut pas seulement une supériorité décidée dans la guerre et dans la politique, un siècle ou deux, comme on le croit trop communément. Sa langue fut long-temps dominante dans la plus belle partie de l'Europe. Les nations qui se piquaient le plus de politesse n'aimaient, n'imitaient de productions dramatiques que les siennes. Ses histoires, ses romans, ses vers, ses nouvelles, ses ouvrages de morale faisaient partout les délices des esprits les plus cultivés. Quelle qu'en